

La Maison-Dieu, 166, 1986, 107-117

Jean PERRON

LES ÉVANGILES DU DIMANCHE

A la veille du Concile, un religieux déclarait plaisamment : « Si je pouvais faire à cette docte assemblée une seule proposition, je n'hésiterais pas : qu'on supprime l'obligation de la messe dominicale et qu'on la remplace par l'exigence pour tout chrétien de participer régulièrement à une rencontre biblique ; on marche en effet sur la tête en imposant l'eucharistie à des gens qui n'ont jamais pu bénéficier d'un catéchuménat ! »

Bien sûr le Concile n'a pas entendu ce vœu ; ne l'a-t-il pas devancé pourtant lorsqu'il rappelait : « Dans la célébration de la liturgie, la Sainte Écriture a une importance extrême... Aussi, pour procurer la restauration, le progrès et l'adaptation de la liturgie, il faut promouvoir ce goût savoureux et vivant de la Sainte Écriture dont témoigne la vénérable tradition des rites aussi bien orientaux qu'occidentaux... Dans les célébrations sacrées, on restaurera une lecture de la Sainte Écriture plus abondante, plus variée et mieux adaptée¹. »

1. Constitution *De Sacra Liturgia* promulguée par Paul VI le 4 décembre 1963, §§ 24 et 35.

Faisant écho à ce souhait des Pères conciliaires, l'*Ordo lectionum missae* publié en 1969 assignait pour but un nouveau lectionnaire « que les trésors de la Bible soient plus largement ouverts aux fidèles ».

Plus de quinze ans après, qu'en est-il ? Que peut dire de cette réforme, en ce qui concerne au moins les lectures d'Évangile, un bibliste, qui est aussi chaque dimanche, comme fidèle et comme prédicateur, un usager du lectionnaire ?

D'ABORD, QUEL PROGRÈS !

Il convient, avant tout, de mesurer l'immense progrès que représente la réforme de 1969. Les plus jeunes n'ont pas connu l'ancien régime, d'autres l'ont oublié déjà ; il faut donc le rappeler pour montrer d'où nous venons.

L'ancien missel romain proposait deux lectures pour chaque dimanche ou fête de l'année : la première était le plus souvent tirée d'une épître, la seconde empruntée à l'un ou l'autre des évangiles. Cette collection annuelle restait donc fort limitée : le paroissien moyen retrouvait toujours la même cinquantaine de pages d'évangile, tandis que beaucoup d'autres lui demeuraient cachées ; dans cette répartition, Matthieu se taillait, si l'on ose dire, la part du lion, Marc n'apparaissant guère (quatre fois seulement) et Jean cinq, à la faveur du temps pascal. Le pratiquant le plus régulier n'entendait jamais lire l'histoire de la pécheresse pardonnée, ni la halte chez Marthe et Marie, ni l'action de grâces de Jésus pour la révélation aux petits ; pas davantage le dialogue avec l'homme riche ou la démarche de la Cananéenne, pas même la rencontre d'Emmaüs ! Parmi les paraboles, étaient oubliées : les vigneronniers criminels, les dix demoiselles d'honneur, les talents, l'ami importun, Lazare et le riche, et même le père qui pardonne (« le fils prodigue »).

Quant à l'Ancien Testament (qui représente 80 % du Livre), son absence était plus flagrante encore : il ne fournissait aucune des lectures dominicales ; seules quelques fêtes comme l'Épiphanie, l'Assomption ou l'Immacu-

lée-Conception étaient l'occasion d'en entendre lire une page. En tout et pour tout une douzaine de textes, la plupart difficiles, sans lien entre eux et que le paroissien du dimanche avait bien peu de chances de jamais rencontrer.

En résumé, un catholique pouvait toute sa vie participer à l'eucharistie dominicale sans jamais entendre lire une seule page d'Ancien Testament et sans rencontrer des Évangiles autre chose que des « morceaux choisis » chaque année les mêmes.

LECTIONNAIRE TRIENNAL

A cet égard, la réforme de 1969 a l'immense mérite d'avoir au moins considérablement augmenté le nombre des pages d'évangile proposées. Tel est tout d'abord l'heureux résultat du choix qu'on a fait d'un lectionnaire **triennal** : c'était d'un coup multiplier par trois l'échantillonnage des textes retenus.

D'autre part, chacune des trois années du cycle est plus spécialement consacrée à l'un des synoptiques : Matthieu pour l'année A, Marc pour l'année B, Luc pour l'année C. Jean n'est pas oublié pour autant : on lui emprunte régulièrement quelques lectures dans le temps pascal, mais aussi pour certains dimanches ordinaires de l'année B (tout simplement parce que le deuxième évangile est beaucoup plus court que les autres).

Par là prenait fin l'écrasante et séculaire hégémonie dont bénéficiait Matthieu : on conçoit que celui-ci ait eu depuis toujours la préférence pour les célébrations et, par conséquent, dans les homélies et commentaires, ainsi qu'on le voit déjà chez les Pères de l'Église : son style volontiers liturgique, son constant souci catéchétique expliquent assez bien cette longue prédilection. Mais voici maintenant l'équilibre rétabli : pour l'ensemble des trois années du cycle, Matthieu n'a plus droit qu'à sa juste quote-part : avec 26,5 % du nombre des lectures, il arrive même en seconde position derrière Luc (30,5 %) ; on lit 56,7 % des versets de son évangile, ce qui ne lui confère que le troisième rang, après Marc (62,8 %) et Luc (60,7 %).

Ainsi l'usager du nouveau lectionnaire peut-il non seulement découvrir des pages qu'il n'avait pas coutume d'entendre, mais aussi retrouver, dans l'interprétation d'un autre évangéliste, des épisodes qu'il ne connaissait que chez un seul d'entre eux. Après avoir, par exemple, écouté pour la Toussaint les Béatitudes selon Matthieu, il aura l'occasion de leur comparer celles de Luc quelques semaines plus tard (6^e dimanche ordinaire de l'année C). Au lieu de toujours rencontrer à l'Ascension la finale du premier évangile, il trouvera pour l'année B celle de Marc, et celle de Luc pour l'année C : comment ne s'étonnera-t-il pas alors de l'apparente contradiction entre ce dernier texte et la lecture qui le précède (début du livre des Actes) : l'ascension se place-t-elle le soir même de Pâques ou bien quarante jours plus tard ? Poser le problème peut être une invitation à rechercher le vrai sens de cette fête à l'intérieur du mystère pascal.

Ce dernier exemple illustre la façon dont le lectionnaire utilise ce qu'on peut appeler la *lecture thématique* : des textes regroupés autour d'un thème correspondant à une fête particulière (Ascension, Pentecôte) ou bien au temps liturgique (Avent, Carême, Pâques) ; même en ce cas, on s'est efforcé de rester fidèle, chaque fois que c'était possible, au principe de l'alternance triennale ; c'est ainsi que le dimanche des Rameaux ne nous offre plus le seul récit de la passion selon Matthieu, mais aussi, tour à tour, ceux de Marc et de Luc².

2. Autres exemples d'une heureuse variété triennale : pour la scène du Jourdain (fête du Baptême du Christ), pour les récits des tentations et de la Transfiguration (les 1^{er} et 2^e dimanches de Carême) : en tous ces cas, c'est Matthieu seul qui fournissait jadis la lecture. Quelques fêtes cependant ont chaque année le même texte d'évangile : l'Épiphanie, bien sûr, mais aussi le 2^e dimanche de Pâques (dimanche de Thomas) et celui de Pentecôte (encore que la nouvelle édition du lectionnaire, en 1980, donne désormais pour ce jour-là le choix entre deux passages de Jean). Pour le dimanche de la Trinité on n'a pas retenu la finale de Matthieu (« au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ») que proposait l'ancien missel ; on lui a substitué Jn 3, 16-18 : bonne occasion de faire découvrir que ce mystère n'est pas révélé dans les seuls textes scripturaires qui nomment les trois Personnes ; mais curieusement on a transposé cette lecture de Matthieu à l'année B.

LECTURE CONTINUE

Pour les autres dimanches, ceux du temps dit « ordinaire », aucun principe de choix ne s'imposant vraiment, on a pris le parti le plus simple, celui de la lecture continue — ou du moins semi-continue, puisque le calendrier des fêtes vient régulièrement l'interrompre et qu'on ne s'est d'ailleurs pas interdit quelques omissions.

Mais la lecture semi-continue n'est pas seulement le principe le plus commode, il est aussi le plus pédagogique, parce que le plus honnête, le plus objectif.

Toute autre méthode en effet n'échappe jamais aux périls de la subjectivité : pourquoi choisir pour tel épisode la version de Matthieu en écartant celle de Luc ou de Marc ? Et à vouloir faire un groupement de textes autour d'un thème ne court-on pas le risque de les solliciter, à tout le moins d'en appauvrir le sens et d'en réduire la portée ? Suivre tout simplement le fil d'un évangile est encore le plus sûr moyen de se rendre attentif et fidèle à la pensée de son auteur. Il suffit bien que, même alors, place reste encore à l'arbitraire dans le découpage des lectures, comme nous le verrons tout à l'heure.

La principale qualité de la lecture continue est de nous mettre à l'écoute successivement de chaque évangéliste pour lui-même. Au lieu d'une page extraite de son contexte et à laquelle on ne demandait guère que d'illustrer le thème du jour, voici qu'on peut lire, sinon de bout en bout, du moins, dimanche après dimanche, des pans entiers du même évangile. Pour l'auditeur ou le lecteur attentif, ce peut être tout d'abord l'occasion de découvrir la diversité des quatre témoins et une invitation à ne pas trop vite les mettre d'accord en gommant leurs différences ; ainsi fait-on souvent, sans y prendre garde, lorsque plus habitué à l'une des versions d'un même récit, on la projette sur le texte parallèle des deux autres évangélistes³.

3. Ce risque n'est pas nouveau puisqu'il représente une des sources d'erreurs que les spécialistes détectent dans les plus anciens manuscrits et qu'ils nomment « contaminations » : en reproduisant le texte d'un

La découverte de ces différences peut conduire à s'interroger de manière fort utile sur la nature de la tradition évangélique : impossible de prendre ces récits ou ces discours pour des reportages qui nous feraient rejoindre, comme « en direct » l'événement et les paroles mêmes de Jésus. Témoignage de communautés croyantes, les évangiles ne sont nullement des notices nécrologiques destinées à entretenir la mémoire d'un grand disparu ; ils sont une proclamation du Christ aujourd'hui vivant parmi les siens. C'est dans les communautés qu'ont pris forme, au stade d'abord oral, diverses traditions, élaborées pour répondre aux différents besoins des églises : prédication en monde juif ou païen, catéchèse, liturgie...⁴. Depuis le siècle dernier, la science exégétique s'est beaucoup intéressée à ces unités littéraires primitives (récits de miracles, paraboles...) ; elle a montré comment les évangiles actuels sont, pour une bonne part, la collection d'un certain nombre de ces éléments « préfabriqués », et c'est pourquoi d'ailleurs ils se prêtent si bien au découpage en « périopes » liturgiques. Mais l'insistance sur cette préhistoire des évangiles risquait de laisser croire que les rédacteurs n'avaient guère fait qu'un travail de compilation, cousant bout à bout les pièces qu'ils avaient reçues. Plus récemment l'intérêt s'est donc déplacé de l'étude des formes préexistantes (*Formgeschichte*) à celle de la rédaction finale de chaque évangile (*Redaktionsgeschichte*) ; on ne peut se contenter de faire leur préhistoire, il faut aussi les considérer chacun pour lui-même. On s'aperçoit alors que, loin de se faire le pur reflet de traditions reçues, chacun des rédacteurs a sa personnalité propre, sa propre théologie, ses propres insistances commandées par son tempérament personnel et par la situation particulière des communautés pour lesquelles il écrit.

autre évangile, il arrivait fréquemment aux copistes de l'aligner sur celui de Matthieu, pour eux plus familier.

4. Jamais on n'a conçu « la tradition comme une répétition mécaniquement exacte des paroles de Jésus... (elles) sont un ferment de vie, l'Église primitive ne les transmet qu'enrobées dans sa propre vie » ; jamais elle ne les conserve « comme des fleurs dans un herbier ». (J. Dupont, *Les Béatitudes*, t. I, Bruges-Louvain, 1958, p. 204.)

Or bien des chrétiens n'ont jamais parcouru de bout en bout un seul des quatre évangiles, mais ne les connaissent guère qu'en « morceaux choisis » ; ayant entendu le même récit tantôt dans la version de Matthieu tantôt dans celle de Luc ou de Marc, ils ont laissé se former dans leur mémoire une sorte de texte composite, analogue à ces « Quatre Évangiles en un seul » qui ornaient les bibliothèques de nos grand-mères ; une sorte de cinquième évangile qui, à la différence des quatre autres, ne saurait revendiquer la garantie de l'inspiration !

C'est de toute façon bien dommage, car cela revient à se priver de l'apport personnel de chacun des évangélistes, donc à ne pas saisir dans toute sa richesse leur commun témoignage. Il est important de savoir les écouter chacun pour lui-même, ce qui n'est pas possible si, de semaine en semaine, on saute sans cesse de l'un à l'autre ou si l'on ne rencontre jamais qu'en désordre des extraits de l'un d'eux.

DES LIMITES POURTANT

La lecture continue est donc un élément capital de cette réforme qu'a voulue le Concile pour « promouvoir (le) goût savoureux et vivant de la Sainte Écriture ». Il est à craindre pourtant que son effet ne soit bien limité.

Ne peut-on penser d'abord que ce lectionnaire est arrivé trop tard ? La proposition qu'il faisait d'une lecture continue des évangiles n'a de sens que pour un fidèle qui participe à l'eucharistie chaque dimanche ; pour celui qui n'y vient que de temps à autre ou seulement pour les grandes fêtes, plus de continuité ; or la réforme s'est mise en place au moment où, chez nous tout au moins, le nombre des pratiquants réguliers a considérablement diminué...

Ensuite combien, même parmi les « messalisants », peuvent-ils vraiment bénéficier de ce progrès ? Sont-ils vraiment sensibles à une continuité qui ne se rencontre que dans le temps « ordinaire » et se trouve si fréquemment interrompue par le retour de périodes « propres » : Carême, temps pascal, Avent ? Et s'il leur arrive à certains

jours d'entendre, d'une année à l'autre, trois récits parallèles (des tentations de Jésus, ou de la transfiguration, par exemple, aux deux premiers dimanches de Carême), seront-ils capables, à un an de distance, de repérer les différences, les caractéristiques propres, les apports complémentaires des trois versions ?

Il est vrai que l'homélie devrait être là pour les y aider ; mais l'on sait la difficulté de ce genre littéraire qui doit, dans un temps bien limité (huit minutes maximum au cours actuel) s'adresser à un public si divers, tous âges mêlés, tous niveaux culturels et spirituels confondus. Si malaisée que soit la tâche, elle est pourtant capitale, la majorité des fidèles n'ayant aucune autre occasion de prendre contact avec l'Écriture.

Seuls peut-être profitent pleinement des richesses du nouveau lectionnaire ceux qui ont la chance de participer à l'une de ces équipes liturgiques à qui incombe le soin de préparer et d'animer la célébration dominicale (que celle-ci doive ensuite se dérouler sous la présidence ou en l'absence du prêtre). A condition qu'on ne s'y contente pas de choisir les chants ou d'échanger quelques « recettes techniques », on a là l'occasion rêvée d'une lecture et d'une méditation commune des textes proposés pour chaque dimanche ; au fil des trois années du cycle, c'est une véritable catéchèse biblique dont bénéficient les participants.

LA LECTURE D'ANCIEN TESTAMENT

Une pièce importante de cette catéchèse est fournie par la première lecture, généralement tirée de l'Ancien Testament et qui est toujours choisie en fonction du texte d'évangile. Bien que ce ne soit pas ici directement notre sujet, il peut être intéressant d'en dire un mot, car il y a là une nouveauté véritable et une appréciable ressource.

S'il est toujours commandé par la lecture d'évangile, le choix du texte d'Ancien Testament répond, selon les cas, à diverses fonctions. Il s'agit parfois d'un passage qui est partiellement cité par l'évangéliste : ainsi on lira le début du Second Isaïe le 2^e dimanche de l'Avent (année B) avant

d'entendre Marc en rappeler les mots : « *Préparez le chemin du Seigneur...* » C'est parfois un personnage de l'Ancien Testament qui peut apparaître comme une préfigure du Christ : ainsi Elie rendant la vie au fils de la veuve de Sarepta (1 R. 17, 17-24 ; 10^e dimanche année C) ou encore Élisée multipliant les pains comme va le faire Jésus (2 R 4, 42-44 et Jn 6, 1-15 ; 17^e dimanche année B). D'autres fois encore le rapprochement fournit un arrière-plan à la scène évangélique : ainsi le rappel des sévères prescriptions qui faisaient du lépreux un intouchable (Lv 13) souligne le geste de Jésus touchant le malheureux : il n'en est pas souillé, c'est l'autre qui s'en trouve purifié ! (Mc 1, 40-45 ; 6^e dimanche année B).

Dans d'autres cas enfin — et c'est le plus intéressant — le choix du texte d'Ancien Testament a pour but de montrer la continuité entre les deux alliances et l'accomplissement dans le Christ des promesses et des attentes anciennes. Ainsi quand Jésus chasse les démons et proclame que c'en est fini de Satan (Mc 3, 20-35) on nous fait relire le « protévangile », l'annonce, aussitôt après la faute du premier couple, que la descendance de la femme écrasera la tête du serpent (Gn 3, 9-15 ; 10^e dimanche année B).

On peut, bien sûr, regretter que, de la sorte, l'Ancien Testament ne soit jamais abordé pour lui-même et dans sa continuité historique ; on pourra critiquer, ici ou là, des rapprochements factices ou peu signifiants. On pourra faire remarquer aussi que cette première lecture se trouve placée bien loin de l'évangile (puisqu'elle en est séparée par un morceau d'épître dont personne ne sait que faire), trop loin pour que le rapport voulu par les auteurs du lectionnaire soit immédiatement perceptible par les auditeurs. Il n'en reste pas moins qu'il y a là, d'une façon générale, un instrument de catéchèse biblique tout à fait remarquable.

LE DÉCOUPAGE DES TEXTES

Pour en revenir à l'Évangile lui-même, une notation peut nuancer ce qui était dit plus haut du caractère « objectif » de la lecture continue : une certaine subjectivité n'est-elle

pas réintroduite par le découpage des péricopes ? Selon qu'on commencera la lecture quelques versets plus haut ou qu'on la poursuivra quelques versets plus bas, la tonalité du texte peut s'en trouver sensiblement changée.

Ainsi ce n'est certainement pas un hasard qu'en Matthieu comme en Luc les Béatitudes soient immédiatement précédées d'un « sommaire » où Jésus apparaît « *guérissant toute maladie et toute infirmité* » : avant d'annoncer aux pauvres l'amour du Père, il le leur manifeste par ses actes. En ne commençant la lecture qu'à la première béatitude, on s'est malheureusement privé de cet effet de sens (Toussaint et 6^e dimanche C).

A l'inverse, au 16^e dimanche B, on nous fait lire un sommaire de cinq versets (Mc 6, 30-34) qui, ainsi détaché du récit qui le suit (le partage des pains), n'a plus ni sens ni intérêt.

Autre découpage fâcheux : le récit de la mission de Joseph (Mt 1, 18-25 ; 4^e dimanche de l'Avant A) est interrompu avant le verset qui mentionne l'exécution de cet ordre divin, sur quoi porte tout l'intérêt du texte : « *il lui donna le nom de Jésus* » (mais peut-être a-t-on voulu éviter les mots qui auraient pu faire difficulté dans l'esprit de certains fidèles : « *il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté...* »).

Les plus graves difficultés de découpage se présentaient évidemment avec les textes johanniques ; comment morceler des récits comme celui de l'aveugle-né ou du retour de Lazare à la vie ? On a parfois tourné la difficulté en prévoyant une « lecture brève », par exemple pour l'apparition au bord du lac (Jn 21, 1-19 ; 3^e dimanche de Pâques C) ; mais pourquoi nous faire lire, à l'inverse, le dimanche suivant, quatre versets seulement du chapitre 10 ?

Le pire est le dépeçage qu'on nous propose du discours du pain de vie : brusquement, au lieu de lire le partage des pains selon Marc, on va chercher ce récit dans le quatrième évangile (Jn 6, 1-15 ; 17^e dimanche C) et pendant cinq semaines d'affilée nous aurons droit à des lambeaux de ce chapitre 6, parfois si mal taillés que le v. 51 (« *Le pain que je donnerai, c'est ma chair* » : début de la seconde partie du discours, la seule proprement eucharistique) est rattaché à

la section qui précède (19^e dimanche ordinaire). Il aurait été intéressant pourtant de bien marquer les deux développements successifs pour rappeler, avec les vv. 35-50, que la « première communion », c'est la foi.

Il arrive qu'un texte soit amputé de quelques versets sans que le lecteur en soit typographiquement prévenu : ainsi a-t-on sauté Lc 10, 12-16 au 14^e dimanche C (parce que ces propos étaient trop durs ? Merveilleuse audace de ces clercs qui expurgent la Parole de Dieu !).

Que ces critiques pourtant ne fassent pas oublier tous les aspects positifs qui ont été d'abord soulignés. Instrument évidemment perfectible, notre lectionnaire reste un outil précieux, mais qui, bien sûr, ne vaudra jamais que par l'usage qu'on en saura faire.

Jean PERRON